

RÉMY

LE LIVRE
DU
courage
ET DE
LA PEUR



Aux Trois Couleurs
PARIS
ET
RAOUL SOLAR
ÉDITEURS



DU MEME AUTEUR

DEJA PARU:

MÉMOIRES D'UN AGENT SECRET
DE LA FRANCE LIBRE

JUIN 1940 - JUIN 1942

"PRIX VICTOIRE 1946".

EN PREPARATION:

MAIS LE TEMPLE EST BATI.

NOVEMBRE 1943 - AOUT 1944.

ILS SONT REVENUS D'ENTRE LES MORTS.

RÉCITS DE NOS CAMARADES DANS LES CAMPS DE DÉPORTATION.

REMY

LE LIVRE
DU
courage
ET DE
LA PEUR

JUIN 1942 - NOVEMBRE 1943

PRÉFACE DE JOSEPH KESSEL

LIVRE PREMIER

Aux Trois Couleurs
PARIS
&
RAOUL SOLAR
ÉDITEURS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DEUX CENTS EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE DONT VINGT CINQ
SUR PAPIER B. F. K. DE RIVES,
MARQUÉS A A Z ET CENT
SOIXANTE QUINZE EXEMPLAIRES
SUR BOUFFANT SPÉCIAL,
NUMÉROTÉS DE 1 A 175

A ceux de mon réseau
qui ont souffert dans leur chair
dans la chair de ceux qu'ils aimaient
plus qu'eux mêmes ;
à ceux qu'ils ont aimés
dans leur captivité
cousins d'une même famille, d'une même peine
et d'une même patrie
je dédie ce livre
fait de courage et de peur,
de larmes et de rires,
d'angoisses, de tortures, de misères et de sang.

RÉMY.
Noël 1945

PRÈFACE

Je me souviens, dans le plus grand détail, comment j'ai connu ce livre.

Plusieurs mois après la Libération, dans une vaste maison de campagne aux environs de Londres, un homme, un Français, tapait sans arrêt sur le clavier d'une machine à écrire. Il n'y employait que deux doigts mais le travail avançait très vite. Les longues feuilles aux lignes serrées s'amoncelaient les unes sur les autres.

Cette maison silencieuse avait longtemps connu le mouvement, le bruit et une singulière destinée. Lorsque la France était occupée, elle avait servi de lieu d'accueil et de repos à beaucoup d'agents secrets, hommes ou femmes, qui circulaient entre leur pays captif et l'Angleterre libre. Celui qui leur donnait l'hospitalité était leur chef et leur compagnon. Fondateur de l'un des premiers réseaux de renseignement, ayant mené à bien, en France, des actions extraordinaires, il dirigeait alors de Grande-Bretagne un secteur essentiel à la lutte clandestine.

Maintenant il n'y avait plus de passants aventureux dans la belle maison environnée de pelouses. Le cliquetis de la machine à écrire se répercutait à travers les couloirs sonores. Le maître du logis, revenu en Angleterre, profitait d'un bref répit et rassemblait ses souvenirs.

Je me trouvais chez lui à cette époque. Un soir, il me donna une pile épaisse de grandes pages pleines d'un texte dense et me dit :

— Voulez-vous les parcourir ? Il me semble que cela pourrait faire un livre.

Il faut bien l'avouer : j'ai éprouvé une gêne très vive. J'admirais et j'aimais profondément cet homme. Pour son courage, son énergie, son humanité, son rire, sa mélancolie. Pour ce qu'il avait fait et la façon dont il l'avait fait. Je lui avais, en outre une obligation immense : il m'avait permis, à un âge où l'aviation de guerre est un rêve inaccessible, d'effectuer des missions aériennes au-dessus de la France. Pour toutes ces raisons, je lui devais une vérité entière, sans ménagement.

Mais aucune d'elles ne pouvait garantir que son livre fût bon. L'art, le métier d'écrire, n'ont rien à faire avec les vertus d'un caractère, ni même avec les richesses d'une vie. Souvent des gens exceptionnels par leur nature et par leurs expériences m'avaient confié le récit qu'ils en avaient rédigé. C'était, en général, un désastre. L'emphase ou la pauvreté, ou l'incohérence, ou encore l'accent mis sur le détail inutile, fastidieux, et l'ignorance de l'essentiel, les dépouillaient de tout intérêt. L'auteur défigurait, détruisait lui-même sa meilleure substance.

Dans la grande et belle maison anglaise où s'étaient croisés tant de chemins secrets, tant de passions unies dans le service contre l'ennemi, quand je montai vers ma chambre avec la pile de feuillets dactylographiés, j'avais peur, très peur, de n'y trouver qu'une image amoindrie, déformée, de l'homme qui m'était cher et qui, dans la nuit profonde, continuait à taper avec deux doigts, infatigablement, sur le clavier de sa machine à écrire.

Or, dès que j'eus commencé ma lecture, rien n'exista plus en dehors d'elle. Ni mes craintes. Ni la maison anglaise. Ni même celui qui avait composé les pages dont le texte m'arrachait au sentiment du présent.

Je voyais naître, tâtonner, grandir, se développer et vivre, avec ses succès et ses catastrophes, ses souffrances, ses angoisses et ses agonies, l'aventure étonnante d'un homme que rien, avant 1940, ne destinait au métier d'agent secret et qui apprenait à l'être, et qui devenait chef de réseau. En même temps, je voyais l'ébauche, les bal-

butiements, les ramifications sans cesse plus étendues, plus profondes, plus serrées de cet organisme entre tous difficile à pénétrer qu'était un service de renseignement.

Nœud à nœud, maille par maille, se formait la trame secrète. Homme par homme, ruse par ruse, sacrifice par sacrifice, et aussi délation par délation, poussait pour ainsi dire sous mes yeux le tissu vivant, sans cesse au guet, sans cesse à l'écoute, mille regards, mille oreilles, mille bouches, toujours meurtri, rompu, saignant, et toujours reformé, qui investissait l'ennemi.

Rien à mon sens n'est plus émouvant, plus fascinant que de saisir le noyau d'une grande entreprise et de suivre sa marche progressive selon le cours du hasard et la volonté humaine. Que dire s'il s'agit d'une entreprise qui, sous peine de mort, doit rester invisible et souterraine !

Pour qu'une révélation pareille fût possible, pour qu'un tel récit pût être vrai, il n'avait pas fallu moins que le malheur de la France. En effet, lui seul avait suscité du néant ces réseaux de renseignement sans tradition, sans expérience, sans personnel. C'est lui qui avait forcé des hommes isolés, et dont ce n'était ni le métier ni la vocation, à commencer une tâche énorme à laquelle travaillent à l'ordinaire des services nombreux, entraînés, séculaires, et puissamment outillés. Enfin, le même malheur vaincu, dissipé, avait rendu inutiles ces réseaux issus de lui et avait permis à l'un de leurs animateurs de rompre un secret désormais sans raison. La fresque se déroulait devant moi dès l'origine, dès l'embryon.

Le 18 Juin 1940, l'homme qui tapait à la machine, laissant sa femme et ses enfants, était parti pour l'Angleterre. Il avait demandé au Général de Gaulle à être renvoyé en France pour former un service de renseignement. Etape au Portugal. Etape en Espagne. Il passe les Pyrénées. Une fois en zone dite libre, il est seul. Pour toute arme, il n'a que le code selon lequel il doit correspondre avec Londres. Peu à peu, chance après chance, il réunit les premiers éléments du réseau. Les contacts se multiplient. Il passe en zone occupée, franchit et refranchit la ligne de démarcation. Des cellules s'ajoutent à la première cellule qui était lui-même. Gironde, Bretagne, Paris. Les premiers courriers partent par l'Espagne. Puis arrive un poste radio. Liaison par ondes avec Londres. Avions et bateaux assurent les contacts directs. Des camarades tombent. D'autres les remplacent. Un seul traître suffit à détruire tout un secteur et de nobles vies. Faiblesses et courages merveilleux. Les renseignements s'accumulent, filent vers l'Angleterre, déterminent des opérations majeures. Le réseau est en plein combat, en pleine vie, en plein sang.

Voilà ce que je découvrais au cours de cette nuit dans la maison anglaise. En même temps j'appris à connaître les camarades de mon hôte, tous ceux qui l'avaient suivi dans les années de lutte secrète. Il décrivait minutieusement leur figure, physique et morale, leur métier, leur famille. Les épisodes comiques se mêlaient aux péripéties policières et à la tragédie. Poisonnante, hallucinante, les faits, les visages sortaient de ces pages dactylographiées.

Petits ports de pêche, grandes cités, châteaux et fermes, humbles gens, industriels, jeunes femmes, parachutages, prisons, cellules de la Gestapo, tribunaux militaires allemands, rafles, perquisitions, tortures, bons repas, rires, désespoirs, tout se suivait, s'enchevêtrait dans un ordre en même temps lâche et rigoureux comme la vie clandestine elle-même.

Mais ce n'est pas toutes ces scènes qui, un jour, paraîtront incroyables à des esprits moins blasés, moins lassés que les nôtres, ce n'est pas elles qui, surtout, forçaient mon admiration. C'était la manière dont l'auteur parlait du personnage principal, je veux dire de lui. Il était difficile de trouver un ton aussi simple et une aussi parfaite honnêteté. Deux ou trois aveux de faiblesse et de peur, je ne connaissais pas beaucoup d'hommes qui eussent osé les publier de la sorte. Je ne connaissais pas beaucoup d'hommes non plus qui ont fait le métier de Rémy (le nom dont ces Souvenirs sont signés) avec une femme et quatre enfants qu'il cherissait et qu'il mêlait à son existence traquée.

Voilà pourquoi, ayant passé une nuit blanche sur ces feuillets, je lui dis le matin suivant comme je le répète ici :

"C'est magnifique!"

JOSEPH KESSEL.

HOMMAGE aux VIGNERONS de 1940

* L'humanité se divise en deux catégories : les locomotives et les wagons. « Cet homme est incontestablement une locomotive. »

C'est ainsi qu'un jour l'un de ses chefs devait décrire Rémy. Au premier abord, ce qui frappait chez celui-ci c'était son regard perçant, qui semblait contempler un monde lointain et incompréhensible pour les simples "ronds de cuir". Peut-être son armure impénétrable a-t-elle été trempée dans cette étrange vision.

Au sein de leurs prosaïques bureaux, tout encombrés de machines à écrire et de classeurs, les officiers britanniques du Renseignement essayaient, en ce mois de Juillet 1940, de lui frayer sa voie dans le monde redoutable qu'il allait pénétrer, un monde où toutes les valeurs normales étaient défigurées, telle une image dans un miroir déformant, et dont l'enjeu allait être pour lui la victoire ou la mort — ou pire encore que la mort. Mais Rémy ne paraissait ni surpris, ni désorienté.

Son pays était pourtant au plus profond de l'abîme (et il était un patriote ardent au sens le plus fort du terme) ; sa famille allait courir les pires dangers (et, comme tous les Bretons, il adorait sa famille). Cependant Rémy ne perdit pas un instant sa sérénité et son regard demeura fixé sur un horizon insaisissable. L'homme dont le réseau devait, plus tard, nous révéler le labyrinthe des falaises de Bruneval dans ses moindres détails (jusqu'à la couleur des yeux des sentinelles !), l'homme qui allait accomplir cent exploits divers pour le Renseignement, cet homme était "Commissar" aussi bien que "Yogi" (1).

Le livre qu'il a écrit est en lui-même une preuve suffisante de la qualité photographique de sa mémoire. Rémy, l'homme des grands rêves, se révéla rapidement aussi comme un homme pratique. Les difficultés d'un nouveau code, les ruses d'un nouveau plan radio, les complications de toutes sortes faisaient sa joie. Il se lançait dans des discussions passionnées avec les experts (les pauvres !) sur les mérites et les défauts de leurs plans. Peu parmi ces experts, purent quitter de telles réunions sans y laisser des plumes ou sans être fortement impressionnés par sa vivacité d'esprit.

Cette intelligence entendait bien ne pas se séparer de la chair, et ces Mémoires montreront que Rémy n'a jamais consenti à délaisser son goût pour le bon vin et la bonne table. Nombreux sont ses amis britanniques qui peuvent témoigner, ainsi que l'auteur de ces quelques lignes, de son habileté fantastique pour obtenir les repas les plus plantureux dans les endroits les plus invraisemblables (le territoire du Royaume-Uni en guerre compris, et ce n'est pas peu dire !). Ni les dangers, ni les horreurs de la guerre ne réussirent jamais à battre en brèche sa volonté de vivre, et de bien vivre. « Rémy vous avez bonne mine ! » — « Naturellement ! Le métier est sportif ! »

En ce mois éclatant de Juillet 1940, le problème se présentait sous un jour tout nouveau. La tradition — et le romancier britannique Oppenheim — avaient toujours dépeint l'agent secret comme un loup solitaire, errant au milieu des pièges tendus par des chasseurs impitoyables. L'avalanche allemande bouleversa complètement, du jour au lendemain, les données du problème. Par leur propre succès, les Allemands s'étaient entourés de dangers latents et d'ennemis aux aguets. Ce terrain d'aviation, ce port qu'ils avaient envahis devenaient des conquêtes à double tranchant qui pouvaient servir à leurs ennemis de bases secrètes dans la lutte qui ne faisait que commencer. Ceux à qui incombaît la lourde responsabilité d'établir, à l'heure même du désastre, les plans qui mèneraient un jour au débarquement et à la victoire, devaient affronter des difficultés presque entièrement nouvelles et qui se trouvaient encore davantage augmentées par la richesse même des ressources importantes mises à leur disposition.

Et si tel était le cas sur le plan purement militaire, combien plus complexe était le problème sur le plan politique français, dans cette France où commençaient à mûrir les grappes de cette vigne qui devait faire un jour le bon vin de 1940 ! En France, pour certains (comme pour la presque totalité des Français qui avaient rejoint l'Angleterre), le Gaullisme était une religion. Pour d'autres, ce même Gaullisme apparaissait seulement comme

(1) Allusion à un roman célèbre dans les pays anglo-saxons.

l'un des symboles de la volonté du combat contre l'envahisseur. Pour d'autres, enfin, eux aussi patriotes ardents qui entendaient bien servir leur pays, le *Gaullisme* se définissait comme la première arche d'un pont qui donnerait un jour accès — car on était bien loin encore du 6 Juin 1944 — à l'aide matérielle des Alliés indispensable à l'exécution des plans d'une Résistance, dont le principe restait à définir.

Une autre difficulté qui se dressait devant nous venait de la nécessité de l'intangibilité du travail que nous allions exiger de la part de ces hommes courageux dans des conditions si dangereuses et si complexes. Leur premier mouvement, en voyant un Allemand, allait évidemment être de lui couper la gorge ou de saboter le matériel dont ils pourraient se rendre maîtres. Or nous leur demandions l'accomplissement d'une tâche beaucoup moins éclatante, mais qui réclamait tout autant de courage et souvent beaucoup plus d'intelligence. Elle allait consister à nous transmettre des chiffres ingrats, laborieusement acquis, dont nous ne pourrions jamais leur dire s'ils nous permettraient ou non d'entreprendre un jour les opérations de débarquement, d'un débarquement encore bien lointain dans l'avenir. Pour trouver de tels hommes, il fallait une parfaite connaissance du caractère français.

Au début, une petite équipe d'officiers britanniques, bien lentement grandissante, fit seule face à ces multiples et complexes demandes. Ce furent Rémy et la poignée de ses camarades de la première heure qui nous guidèrent par leur imagination et leur compréhension, en attendant de nous guider plus tard par l'expérience qu'ils allaient héroïquement acquérir au milieu des pires dangers. Ici, il me faut bien dire que l'imagination de Rémy atteignait des horizons assez souvent effrayants. Je me souviens qu'il me fut donné, peu de temps avant le débarquement, de présider une réunion d'officiers français, américains et anglais. Au cours de ce meeting, une discussion assez animée s'éleva au sujet de la rédaction d'un télégramme qui devait passer des consignes secrètes à certains agents opérant dans le Nord de la France. Non content d'avoir fait adopter par tous, de guerre lasse, le texte de son télégramme, Rémy entreprit immédiatement, à la stupéfaction générale, la rédaction de la réponse que, sans aucun doute, nous dit-il, nous allions recevoir de ces mêmes agents. Il parut très surpris quand quelqu'un se hasarda à lui faire la remarque qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'avoir des agents de renseignement placés en France s'il pouvait ainsi prédire, avec tant de précision, quels seraient leurs télégrammes !

Petit à petit, une équipe franco-anglaise se forma et se développa au fur et à mesure des événements. La devise de cette équipe fut "fifty-fifty". Elle n'aurait pu être mieux choisie. En effet, les réseaux de renseignement opérant en France adaptaient leurs activités aux demandes des forces combattantes anglaises — et, plus tard, américaines. A Londres, dans les bureaux surmenés du Renseignement, cette devise pouvait peut-être aussi être comprise comme la formule d'un puissant catalyseur composé par parts égales de logique française et d'improvisation anglaise. Beaucoup souhaitaient ardemment aujourd'hui que cette formule soit maintenue intacte pour les tâches futures de la Paix.

Dans les pages qu'on va lire, Rémy a souligné, d'une manière caractéristique les risques et les sacrifices de ses camarades des divers réseaux de renseignement tandis qu'il parle fort peu des dangers constants qu'il a encourus en tant que principal architecte de ce magnifique édifice. Habitué à une vie aisée, adorant sa famille, trois fois il abandonna *the easy way* (1). Toujours sur la brèche, il vécut la vie d'un homme traqué, ne sachant jamais si le coup de sonnette qui retentissait à sa porte ne présageait pas pour lui la torture et la mort. Au cours de son récit, il nous dit dans quelles circonstances s'accomplit sa première mission. Plus loin, il se plaint avec bonne humeur de ceux qui l'ont empêché de partir pour la quatrième fois (souvent ses amis le raillaient, lui disant qu'il avait sans aucun doute acheté un *season-ticket* (2) pour la durée de la guerre !)

Mais un vieux et sage proverbe dit : « Tant va la cruche à l'eau... » Vraiment la France, et j'oseraï même dire l'Angleterre, n'auraient pu accepter que Rémy allât, une fois de trop, à l'eau.

Londres, 14 Juillet 1945.

WAGON.

(1) Expression anglaise pour les solutions lâches.

(2) Le *season-ticket* est un ticket d'abonnement hebdomadaire sur les lignes de chemins de fer.

On se cache d'être brave comme d'aimer.

QUINTON



AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Si le premier volume de mes Souvenirs s'est arrêté au mois de Juin 1942, c'est que je n'étais pas satisfait de la seconde partie de mon manuscrit qui, terminé dès les premiers mois de l'année 1945, relatait les événements auxquels je me suis trouvé mêlé jusqu'au 25 Août 1944, date de la libération de Paris.

Ce manuscrit conservait le ton de la narration personnelle que j'avais, après plusieurs tâtonnements, adopté pour faire connaître l'histoire de mon réseau. Ce ton convenait bien à la période qui s'était déroulée depuis le 18 Juin 1940 jusqu'au mois de Juin 1942, puisque je n'avais cessé, pendant toute cette époque, de me trouver placé au centre de l'activité de tous mes camarades.

Mais, quand j'ai vu revenir d'Allemagne ceux des nôtres qui avaient pu résister à l'enfer des camps de déportation, quand j'ai entendu de leur bouche, en quelques phrases hachées, certains détails se rapportant à leur arrestation, à leur vie en prison à leurs interrogatoires, à leurs tortures, à leur départ vers les bagnes nazis, mon manuscrit m'est alors apparu, pour sa seconde partie, comme un corps incomplet, boiteux, comme une défiguration des faits. Pourquoi ? Parce qu'en lui conservant constamment une forme personnelle, je méconnaissais, à côté de notre existence clandestine, ou plutôt en dessus d'elle, la vie meurtrie, farouche, de nos camarades brusquement arrachés à notre ombre protectrice et livrés sans défense à la Gestapo, à son implacable lumière, aux matraques et aux nerfs de bœuf des bourreaux, à la surveillance constante des geôliers.

Gaudin, dit Champion, dit Malouin, me confiait :

— On ne pouvait pas dormir tranquille... pendant la nuit, le gardien venait, une fois, dix fois, vingt fois, éclairer subitement votre cellule. Si l'on ne bougeait pas, il ouvrait la porte et, à grands coups de botte, s'assurait que vous n'étiez pas mort. Alors, quand on entendait venir son pas, on levait un bras, on bougeait une jambe... Je n'appelle pas ça du sommeil !

Ces nuits, coupées d'alertes constantes dans les cellules de la Santé, de Fresnes, du Cherche-Midi, ou des prisons de province, baignaient aussi les chambres où nous dormions, à Paris ou ailleurs, nous autres qui étions encore en liberté provisoire. Tandis que nos camarades arrêtés remuaient un bras ou une jambe pour échapper à la vérification brutale de leur gardien, nous sautions à bas de notre lit pour courir à la fenêtre, ou bien nous demeurions allongés, les yeux ouverts dans le noir, le cœur immobile, parce que nous avions entendu, dans notre mauvais sommeil, le grincement brusque des freins d'une auto, le crissement des pneus sur le pavé de notre rue...

Coupé en deux tronçons, l'un mis à jour, tordu, sanglant, par la recherche patiente d'un ennemi balourd, sans doute, mais inexorable et méthodique, l'autre encore enfoui, assommé sous le coup qui l'avait séparé d'une partie de sa chair vivante, cherchant à renouer des fils tragiques dans ses galeries souterraines soudain dévastées, le réseau agissant et le réseau souffrant demeuraient un et indivisible, car l'angoisse était la même, car la nécessité du secret était la même, à cette différence près que nous autres, qui n'étions pas encore arrêtés, nous l'appelions prudence, tandis que, chez nos camarades emprisonnés, elle devenait un hérosme de chaque minute.

Je n'ai pas voulu interroger nos camarades déportés : il arrive souvent qu'une question puisse, à l'insu de celui qui la formule et de celui qui y répond, fausser le simple énoncé de la vérité. Je les ai priés de rédiger seuls, pour chacun d'eux, un rapport aussi complet que possible, et de me l'adresser. Certains, comme Espadon, étaient trop fatigués : ils m'ont dicté ce rapport.

Après avoir lu ces textes à tête reposée, je leur ai demandé quelques éclaircissements, qui portaient toujours sur des points de détail. J'ai dû, assez souvent, remettre en ordre des relations écrites dont les dates et les circonstances, se pressant dans la mémoire du narrateur, venaient se chevaucher, bousculant l'intelligibilité des faits. J'ai parfois retranché du récit certaines excroissances, supprimé des répétitions, corrigé une imprécision de termes ou rétabli une orthographe qui avait défailli sous la plume lassée de l'un ou l'autre de nos amis. Ce sont là les seules altérations que je me sois permis d'apporter à une matière que je considère comme sacrée.

L'intégration de ces rapports dans mon manuscrit a gonflé celui-ci d'une telle façon que j'ai dû arrêter au mois de Novembre 1943 ce deuxième volume de mes Souvenirs, que je devrais bien plutôt appeler Souvenirs de notre Réseau. Le troisième volume, qui embrassera toute la période allant du mois de Novembre 1943 au mois de Mai 1945, date de la libération de nos amis déportés, viendra plus tard, beaucoup plus tard. Il n'est pas bon, pour ceux qui ont souffert, d'évoquer trop vite les jours affreux qu'ils ont connus dans les camps de déportation, et à côté de quoi leurs prisons apparaissent aujourd'hui comme des havres de repos.

Chacun de ces camarades m'était personnellement connu, ou m'a été présenté par l'un des nôtres que je connaissais bien. S'il en est besoin auprès du lecteur, je me porterai garant de la véracité absolue des faits dont leurs rapports témoignent, comme je me portais caution, à l'époque où nous travaillions ensemble, des renseignements qu'ils me faisaient parvenir et que je transmettais à Londres. Parmi ces renseignements, il en était beaucoup qui pouvaient entraîner la mise en jeu d'un grand nombre de vies humaines.

Et, puisque j'en viens à parler du renseignement, je dois répondre ici à une critique. Quelques-uns de mes amis m'ont dit, "après la lecture du manuscrit définitif de ce deuxième volume :

— Vous ne donnez pas de précisions sur la nature des informations que votre réseau arrachait à l'ennemi. Vous n'exposez pas les résultats que leur transmission à Londres provoquait... En lisant votre premier livre, nous avons su, par exemple, que votre réseau a pu faire immobiliser à Brest le "Scharnhorst" et le "Gneisenau", faire couler à la sortie de la Gironde de nombreux cargos et sous-marins, etc., etc... Pourquoi ne pas citer, dans ce nouveau volume, des faits précis comme ceux-là ?

L'affection que nous portent ces amis nous fait trop d'honneur : s'il nous est permis de penser avec certitude que les renseignements obtenus par la rare maîtrise d'un Hilarion, à Brest, ou d'un Espadon, à Bordeaux, étaient étudiés à Londres avec un soin tout particulier, rien ne nous permet de prétendre que nous étions les seuls à transmettre des informations sur ces objectifs. En fait, d'autres agents,

inconnus de nous, existaient et travaillaient, avec des fortunes diverses. A supposer que leurs renseignements n'aient pas été cotés A¹, "A one", comme disent nos amis anglais, à l'instar de ceux d'Hilarion ou d'Espadon, ils n'en constituaient pas moins des éléments intéressants, sinon de complémentation, au moins de confirmation pour tout ou pour partie. Bien plus : si l'un de ces agents avait risqué ou encouru la mort pour obtenir des renseignements sur un objectif, et cela en vain, il avait sa part dans la destruction de cet objectif obtenue grâce aux informations d'un ou de plusieurs autres patriotes plus heureux que lui. C'est cela qu'on appelle la fraternité du risque.

Nous avons pu, pendant cette période de Novembre 1940 à Juin 1942, suivre les résultats de quelques-uns de nos renseignements par le fait même que ceux-ci n'étaient pas très nombreux à l'époque, et parce que le nombre des agents travaillant en France était encore très limité. A partir des derniers mois de 1942, nos courriers sont devenus beaucoup plus volumineux, en même temps que se multipliaient partout sur le territoire des réseaux étrangers au nôtre. Quand, à la fin de l'année 1942, j'avais terminé la lecture d'un courrier et contrôlé son chiffrement avant son expédition par bateau ou par avion, je ne pensais plus à rien d'autre qu'à l'établissement du courrier suivant dont les premiers éléments commençaient à me parvenir avant que le courrier précédent fût mis sous pli. A quelques rares exceptions près, j'oubliais vite le contenu de celui-ci. Je n'y revenais que si Londres nous priaît de compléter l'un de nos renseignements, ou si j'avais moi-même ordonné une enquête sur un point qui m'avait frappé. Le résultat des bombardements alliés composait, à lui seul, une importante rubrique de nos courriers. Je suis bien sûr, à trois ans de distance, que la lecture de cette rubrique ne suscitait chez moi aucune réaction comparable à celle que j'ai éprouvée au mois de Juillet 1941, quand j'ai appris que la R. A. F. avait ratrépété le "Scharnhorst" près de La Pallice. Il n'y avait plus, dans mon esprit, de lien de cause à effet.

— Mais, insistent mes amis, vous pourriez questionner les services français, anglais et américains qui dépoillaient vos renseignements ?

Ces services me répondraient, et ils auraient raison :

— Pour ne parler que d'un bombardement aérien, forme la plus tangible et la plus fréquente du résultat d'un renseignement, ignorez-vous donc que ce bombardement dépendait d'un organisme fort complexe, qui s'appelait Bomber Command anglais, ou Bomber Command américain ? Notre rôle consistait à transmettre vos informations, amalgamées à toutes celles en provenance des autres réseaux qui se rapportaient au même objet, à ce Bomber Command qui disposait, par ailleurs, des photographies prises à bord d'avions de reconnaissance... Les décisions de ce Bomber Command n'étaient pas seulement influencées par la cote que nous donnions à nos renseignements, selon la valeur de leurs auteurs, mais aussi par de nombreux motifs d'ordre stratégique ou tactique et par de multiples organismes tels que le Ministère de la Guerre Economique... Comment démêler, dans le simple lancer de quelques bombes sur un objectif déterminé, la part précise d'un réseau ?

Si j'ai cru, dans le premier volume, pouvoir relater les informations d'Hilarion à Brest, d'Espadon à Bordeaux, de Pol et de Dutertre sur Bruneval, c'est que je savais qu'elles avaient joué un rôle déterminant dans la décision de nos Alliés anglais. Je trahirais la vérité, comme mes convictions, si je laissais dans ce deuxième volume supposer au lecteur que l'un quelconque de nos renseignements ait pu provoquer une réaction donnée, à l'exception du rapport de Dutertre dont nos Alliés eux-mêmes m'ont déclaré qu'il avait compté pour beaucoup dans la préparation du commando de grande envergure dirigé sur Dieppe pendant l'été 1942.

J'ai dit, dans le premier tome de ces Souvenirs, que « plus peut-être qu'aucun autre produit de l'effort de l'homme, le renseignement est le résultat d'une coopération ». Cette vérité n'a jamais été aussi évidente qu'à compter du jour où, la semence déposée par quelques-uns sur le sol de France en 1940 ayant germé, l'année 1943 a vu se lever une magnifique récolte. Chaque réseau, où se fondaient déjà les individualités, s'est à son tour fondu dans la masse des autres réseaux, une masse dont l'ennemi allait bientôt sentir tout le poids. Le vrai visage de la libération de la Patrie est fait des visages anonymes de tous les Français de bonne volonté.

R.